

Tīt n Ftār (Moulay ‘Abdallāh Amghār): du *ribāt* à la ville sainte tardomédiévale. Une approche archéogéographique et stratigraphique

Tīt n Ftār (Moulay ‘Abdallāh Amghār): from *Ribāt* to the Late Medieval Holy City. An Archeogeographical and Stratigraphic Approach

Jean-Pierre Van Staëvel, Université Panthéon-Sorbonne, Paris 1, France

Abdallah Fili, Université Chouaib Doukkali d’El-Jadida, Maroc

Gaime Sébastien, INRAP, France

Abstract: *Ribāts* and *zāwiyas* are often understood by historians in the context of political or socio-economic history, far removed from the physical realities of their spatial influence and the material forms of land use. The textual sources available are obviously largely responsible for the lack of interest in this question. While these religious institutions have produced a sometimes abundant literature, its apologetic or hagiographic nature hardly lends itself to questioning the historian of settlement, much less to grasping modes of urbanization.

This contribution intends to show that beyond the intellectual, theological and mystical dimension, and that of a factual history of Ribat Tīt, patient research carried out in the field and on the available documentation (sources, plans, photos old and contemporary remote sensing tools) allow us to better understand the geographic space dominated by the holy lineage, and thus to constitute it into a real object of historical and archaeological reflection on this urban environment.

Keywords: Ribat Tīt, Doukkala, Morocco, Archeo-geography, Urban Planning, Plots, Topography.

Introduction

Parmi les formes de vie urbaine du Maghreb médiéval et moderne, l'une a peu retenu l'attention des chercheurs. Alors même en effet que les *ribāt*s et les *zāwiyas*¹ ont profondément marqué l'histoire nord-africaine, et que la tradition mystique et confrérie est reconnue à juste titre pour le rôle majeur qu'elle a joué dans l'évolution de la pensée religieuse, la place de ces institutions dans le processus de contrôle effectif d'un territoire et de constitution de pôles urbains n'a jamais vraiment reçu l'intérêt qu'elle méritait, en dépit de quelques travaux

1. Par souci de simplification de la lecture, les translittérations ont été réduites au strict minimum, les conventions adoptées permettant à tout lecteur arabophone ou arabisant de retrouver sans peine la langue originelle des sources.

majeurs mais trop peu connus.² Les *ribāṭ*s et les *zawiyas* sont en effet surtout saisis par l'historien dans le cadre d'une histoire politique ou socio-économique, éloignée des réalités physiques de leur emprise spatiale et des formes matérielles d'occupation du sol. Les sources textuelles à disposition sont bien évidemment en grande partie responsables du désintérêt pour cette question. Si ces institutions religieuses ont sécrété une littérature parfois abondante, la nature apologétique ou hagiographique de celle-ci ne se prête guère au questionnement de l'historien du peuplement, encore moins à saisir les modes d'urbanisation. Les autres approches, topographique et archéologique au premier chef, sont dans le même temps curieusement maintenues à la marge de ces études, lorsqu'elles ne sont pas tout simplement ignorées.

Prenant le *ribāṭ* de Tīt (dont les vestiges sont aujourd'hui abrités par la commune de Moulay 'Abdallah, Province d'El-Jadida) à titre d'exemple, les auteurs de la présente contribution entendent montrer qu'au-delà de la dimension intellectuelle, théologique et mystique, et de celle d'une l'histoire factuelle, des recherches patientes menées sur le terrain et sur la documentation disponible (sources, plans, photos anciennes et outils de télédétection contemporains) permettent de mieux connaître l'espace géographique que domine le lignage saint, et de le constituer ainsi en un véritable objet de réflexion historique et archéologique. C'est là l'ambition théorique du programme de recherche initié par la mission archéologique franco-marocaine depuis 2012 et poursuivi jusqu'à aujourd'hui.³

Dans cet article, on tentera d'abord de mesurer l'apport des informations qu'offrent les sources textuelles pour tenter de cerner les dynamiques qui mènent du *ribāṭ*, implantation d'une communauté d'ascètes, à la ville médiévale qui va se développer sur le littoral atlantique, attirant l'attention des Portugais à l'orée du XVI^e siècle. Ayant mesuré les limites de cette approche documentaire jusqu'ici privilégiée par les historiens, on se tournera ensuite vers la lecture du parcellaire urbain à partir des traces éventuellement fossilisées dans ce dernier, afin de tester une nouvelle manière d'envisager l'histoire urbaine du *ribāṭ*. L'article présentera enfin les premiers résultats d'une opération archéologique d'urgence menée en 2016 et qui a livré les premières données stratigraphiques jamais récoltées pour Tīt, de l'époque médiévale à la période subcontemporaine.

2. Voir tout particulièrement, pour leur sensibilité aux vestiges matériels, les travaux suivants: Paul Pascon, *Le Haouz de Marrakech*, vol. I (Rabat: Éditions marocaines et internationales, 1983), 256-91 sur la *zāwiya* de Tamşlūħt; Patrice Cressier, "Mâssa, la ville inaccomplie," in *Portugal, Espanha e Morros o Mediterrâneo o Atlântico*, ed. Teresa Júdice Gamito (Faro: Universidad do Algarve, 2004), 167-78; Yassir Benhima, *Safi et son territoire. Une ville dans son espace au Maroc (11^e-16^e siècle)* (Paris: l'Harmattan, 2008), 111-24.

3. On trouvera une première présentation du programme dans l'article suivant: Jean-Pierre Van Staëvel, Abdallah Fili, Sébastien Gaime et Catherine Masure, "Nouvelles recherches archéologiques sur le *ribāṭ* de Tit (Moulay Abdallah Amghar, Province d'El Jadida, Maroc)," *Hespéris-Tamuda* LII (2017): 109-34. Le programme est codirigé par les trois auteurs du présent article.

1. Une histoire urbaine difficile à saisir au travers des sources textuelles

À bien des égards, l'historien travaillant sur le *ribāt* de Tīt n-Fṭār, ou plus exactement Tīt n-Fṭār,⁴ peut se sentir privilégié. Son objet de recherche a en effet suscité la production d'un certain nombre de mentions, de descriptions ou de documents de nature assez variée et d'un grand intérêt, en arabe ou en portugais. Il a surtout la chance de disposer, pour la période médiévale, d'une source remarquable qui relate (ou plutôt reconstruit) l'histoire de cette maison sainte depuis ses origines chérifiennes: la *Bahjat al-nāzirīn wa ’uns al-hādirīn wa wasīlat rabb al-’ālamīn fī manāqib rijāl amghār al-sālihīn* d'Ibn ‘Abd al-‘Azīm al-Azammūrī (m. à Azemmour, fin XIV^e-début XV^e siècle). Certes, l'exploitation historique de ce texte n'est pas sans poser problème, tant il s'agit là d'un récit rédigé dans une évidente perspective apologétique, tardif par rapport à de nombreux événements qu'il relate (et dont la véracité doit être questionnée à l'aune des *topoi* dont sont friands les lecteurs de telles récits mystiques) mais également dans son appréhension de l'espace physique du lieu saint, dont il rend compte bien évidemment avec les perceptions et le vocabulaire de la fin du Moyen Âge. L'apport des archives émanant de l'envahisseur portugais constitue une autre manne documentaire dont on a déjà souligné l'intérêt pour l'historien des débuts de la période moderne.⁵ Quelle image ces sources textuelles diverses sont-elles susceptibles de nous donner des modes d'occupation du site jusqu'à son abandon? La discussion suivra l'ordre chronologique, permettant d'appréhender le passage du *ribāt* à une agglomération de type urbain durant le Moyen Âge central, puis le déclin tardomédiéval, et le devenir du site après son abandon.⁶

1.1. Du *ribāt* à la ville: L'époque médiévale

Seul le récit d'al-Azammūrī permet d'envisager les débuts du *ribāt* implanté pour contenir les éventuelles poussées des Barghwāṭa vers le sud de leur territoire. Les grandes sommes géographiques d'al-Bakrī ou, presqu'un siècle plus tard, al-’Idrīsī, ignorent son existence.⁷ La *Bahja* est l'unique source qui livre des informations sur la constitution mouvementée du *ribāt* par ’Ismā’īl, le fondateur de la lignée des Amghāriyīn, face aux hérétiques Barghawāṭa, et sur les premières constructions (une mosquée congrégationnelle, une maison, un puits) à l'initiative de son fils ’Abū Ja’far Ishqāq, quelque part dans la seconde moitié du XI^e siècle, et peut-être en lien avec la conquête almoravide.⁸ Comme il est de

4. Voir les réflexions d’Ahmed Toufiq dans Ibn az-Zayāt at-tādilī, *At-tashawwuf ’ilā rijāl at-taṣawwuf, wa akhbār abī al-’Abbās as-sabtī*. Tahqīq Ahmad at-tawfiq (Ar-ribāt: Manshūrāt Kulliyat al-’ādāb wa al-’ulūm al-insāniyya, 1997), notice no. 75, 209 note 462.

5. Voir entre autres Ahmad Būshārb, *Dukkāla wa al-isti’mār al-burtughālī ilā sanat ikhlā’ ’Asfī wa Azammūr* (Ad-dār al-bayḍā’: Dār ath-Thaqāfa, 1984, 2^e éd. 2013).

6. Il ne saurait être question ici de présenter une synthèse de l'apport des textes à l'histoire du *ribāt* de Tīt. L'exposé qui suit n'a donc aucune prétention à l'exhaustivité, comme le lecteur s'en rendra vite compte.

7. Même si la carte d’al-’Idrīsī porte bien, sur la côte atlantique, mention du site, aucune notice ne lui est consacrée dans les écrits géographiques de l'auteur.

8. Ibn ‘Abd al-‘Azīm al-Azammūrī, *Bahjat al-nāzirīn wa ’uns al-hādirīn wa wasīlat rabb al-’ālamīn fī manāqib rijāl amghār al-sālihīn*, copie personnelle d’Abdallah Fili, 91-2, 93 et 95.

coutume pour ces établissements qui abritent des dévots et des ascètes, l'attention de l'auteur se porte vers les lieux et les aménagements liés à la pratique pieuse, et non vers les triviales installations du quotidien: il signale ainsi, au détour d'histoires édifiantes, l'existence d'un oratoire en plein air (*muṣallā*) implanté sur le rivage,⁹ et celle de cellules (*khalwa*) et de grottes (*maghāra*) pour la retraite spirituelle.¹⁰ Des trois notices consacrées aux Amghāriyīn dans le *Tashawwuf*, l'impression qui ressort est également celle d'un site où l'on déambule en fonction des exercices pieux et de la qualité des visiteurs que l'on y accueille.¹¹ L'habitat n'est pas forcément en dur: on recourt à des tentes, de celles "sous lesquelles les gens passent la nuit durant l'été, au bord de la mer" (... *al-khaymāt allatī yabītu an-nās fīhā fī zamān al-ṣayf*),¹² comme cela se pratique encore de nos jours lors du moussem: les traces de ces implantations provisoires consistent, après coup, en de simples alignements de pierres (fig. 1). De vastes superficies sont disponibles pour recevoir les foules, comme lors de l'enterrement d'Abū Ya'qūb Yūsuf en shawwāl 614 (début janvier 1218), lorsque les gens se pressent "au point d'occuper le terrain jusqu'à perte de vue; on dit qu'ils étaient environ quinze mille."¹³ La *Bahja* signale également à plusieurs reprises la présence de jardins, de terrains agricoles et de plantations situées notamment près du rivage.¹⁴ Et c'est justement le terme "village" (*qarya*) qu'Ibn az-Zayyāt place dans la bouche d'Abū 'Abd Allāh au détour d'une conversation qu'il tient avec l'un de ses visiteurs: "C'est de cette source que notre village tire son nom" (*wa bi-hādhīhi l-‘ayn summiyat qaryatu-nā*).¹⁵

À vrai dire, il est bien difficile de cerner les modalités du passage du *ribāṭ* et du "village" de dévots à la ville sainte. Où s'abritaient alors les habitants du *ribāṭ*, non pas justement les dévots eux-mêmes, mais ceux qui s'étaient placés sous la protection du saint lignage, les dépendants qui devaient payer en retour aux santons des prestations et services en nature et des contributions diverses? Les textes médiévaux ne laissent rien filtrer d'une éventuelle densification progressive du bâti. Sans doute fallait-il compter, alors comme encore au début du XX^{ème} siècle,¹⁶ sur les huttes cylindro-coniques du type de la *nuwāla* pour servir d'abri aux pèlerins ou aux habitants saisonniers. La *Bahja* indique que c'est vers le milieu du XIII^{ème} siècle que, d'un commun accord, les descendants du shaykh décidèrent d'agrandir le vénérable sanctuaire qui, édifié par leur aïeul,

9. Al-Azammūrī, *Bahjat*, 96.

10. Al-Azammūrī, *Bahjat*, 142, 153.

11. Voir une anecdote en ce sens dans la notice 75, ar. 210-11, trad. 157.

12. Ibn az-Zayyāt, *At-tashawwuf*, notice no. 87, 233-34, trad. 172.

13. Ibn az-Zayyāt, *At-tashawwuf*, notice no. 254, ar. 426, trad. 306.

14. Al-Azammūrī, *Bahjat*, 182, 223.

15. Ibn az-Zayyāt, *At-tashawwuf*, notice no. 75, ar. 210, trad. 157.

16. Doutté signale ainsi qu'"... au milieu des ruines, se dresse de nombreuses huttes ou "nouā'il," habitées presque exclusivement par des réfugiés; l'asile de Tīt, en effet, est resté inviolé jusqu'ici;" Edmond Doutté, *Merrākech* (Paris: Comité du Maroc, 1905), 125.

était devenu trop étroit pour accueillir les fidèles.¹⁷ D’autres lieux de culte voient le jour le long du littoral durant la période almohade.¹⁸ C’est dans l’un de ces sanctuaires qu’*Abū Ya‘qūb Yūsuf* est enterré en 614/1218.¹⁹ Les équipements en dur, on le devine aisément au vu de la qualité de la construction des deux minarets encore présents sur le site, ont dû cependant se multiplier, changeant l’aspect de l’agglomération, au point de la doter, très certainement, de caractéristiques physiques urbaines. Les étapes de cette transformation majeure, ses rythmes propres, ainsi que l’identité de ses promoteurs, demeurent très largement hors de notre portée. Au vu de la documentation disponible, il est malheureusement difficile de mesurer avec plus de finesse cette évolution.



Fig. 1: Vestiges contemporains du moussem dans la partie septentrionale de l’espace urbain extramuros, © Mission Tīt 2019.

Dans ce questionnement, la datation de la muraille enserrant le site est particulièrement cruciale, pour des raisons qui tiennent à la fois à la nécessaire prise en compte de la capacité défensive de l’implantation dévote contre les Barghwāṭa (et ce au moins jusqu’à la prise de contrôle de la région par les Almoravides dans le dernier quart du XI^{ème} siècle), mais également au rôle qu’a pu jouer cet élément matériel dans l’évolution du paysage urbain de Tīt au long du Moyen Âge. La seule information historique qui nous soit fournie par al-Azammūrī concerne un épisode survenu à la toute fin de l’époque almohade: alors aux abois, le calife al-Murtadā (reg. 646/1248-656/1266) ordonne à l’un de ses gouverneurs, le dénommé Muḥammad ibn al-Qāsim ibn al-Hannā¹, de détruire la muraille du *ribāt*, pour se venger du soutien que les Amghāriyīn, à

17. Al-Azammūrī, *Bahjat*, 95-6. Les travaux sont achevés, d’après une inscription gravée sur bois dont le contenu est rapporté par Al-Azammūrī, à la fin du mois de ramadan 652/fin octobre-début novembre 1254.

18. Al-Azammūrī, *Bahjat*, 181, 193, 208.

19. Ibid., 181.

commencer par leur shaykh Abū Fāris ‘Abd al-‘Azīz Bayrūk, avaient apporté à ses ennemis, le prétendant ’Abū Dabbūs d’abord, les Mérinides ensuite.²⁰ Le mur d’enceinte est donc antérieur à ce moment, sans que l’on puisse préciser davantage la date de son érection. La typologie de la porte de Bāb Qablī, la porte orientale de l’enceinte, semble aller dans le même sens d’une datation almohade de ce dispositif d’accès. De plus les états différents de cette muraille attestée archéologiquement, avec un état vraisemblablement en *tābiya* auquel succède (en un point du moins) la construction de pierres, laisse entrevoir sans surprise une histoire faite de réfections et modifications, non datées pour l’heure.²¹

Cette muraille enserre aujourd’hui différents noyaux urbains que séparent des secteurs non bâtis (ou du moins apparaissent-ils ainsi aujourd’hui: on verra plus loin que l’étude archéologique du sous-sol est particulièrement riche d’enseignements à ce propos, et permet de nuancer cette impression première). Son implantation résulte-t-elle d’une volonté de défense et de protection? Est-elle à mettre au compte d’une tentative de mieux marquer l’importance de l’agglomération et d’affirmer son statut de ville, dorénavant dotée d’une enceinte, signe urbain majeur? Ou bien s’agissait-il pour ses promoteurs de marquer les limites d’une zone particulière, que l’on peut tenter d’assimiler au *hurm*, l’espace inviolable à l’intérieur duquel s’élèvent les grands sanctuaires islamiques? La réponse est encore, en l’état actuel de la recherche, difficile à formuler.

1.2. La ville malmenée, désertée puis dépecée: la fin du Moyen Âge et l’époque moderne

Le devenir de la ville durant les deux derniers siècles du Moyen Âge est également assez obscur. Chez Ibn Faḍl Allāh al-‘Umarī (m. 1349), Tīt figure au titre des quarante-deux “grandes villes du royaume”: dans ce palmarès, elle est citée en septième position,²² bien qu’on ne sache pas bien si l’ordre de présentation dans cette liste tronquée respecte ou non une quelconque hiérarchie des centres urbains ainsi répertoriés. L’agglomération fait une seconde apparition dans l’ouvrage du savant égyptien, au titre cette fois-ci des villes assujetties annuellement à l’impôt du temps du sultan Abū Sa‘īd (reg. 710/1310-731/1331), parmi lesquelles elle se classe en dix-huitième position et bonne avant-dernière, pour la somme de 5 000 *mīthqāl*-s, soit trente fois moins que Fès et Marrakech, et quatre fois moins que sa voisine Azemmour.²³ Ces deux mentions semblent bien montrer que Tīt est alors considérée comme une ville moyenne. Mais que

20. Al-Azammūrī, *Bahjat*, 107.

21. Catherine Masure a réalisé une première étude sur l’ensemble de la muraille dans un travail encore inédit: Catherine Masure, “Nouvelles recherches archéologiques sur le Ribāṭ de Tīt (Maroc): les matériaux et techniques de construction,” (Mémoire, Université Paris-Sorbonne à Paris, 2012), 14.

22. Al-Umarī, *Masālik al-absār fi mamālik al-amṣār*, trad. Gaudefroy-Demombynes sous le titre *Masālik el absār fi mamālik el amsār. I. L’Afrique, moins l’Egypte* (Paris: Geuthner, 1927), 162.

23. Al-Umarī, *Masālik al-absār*, 171. La modicité de cette somme est peut-être en partie due à des exemptions d’impôts, et ne reflète pas forcément la modestie de l’agglomération, ni son niveau d’activité économique réel.

reste-t-il de celle-ci quelques décennies plus tard, après le passage de l'une des plus terribles pandémies jamais enregistrées pour les périodes historiques? Faute de sources, faute également au désintérêt des historiens, on ignore tout des conséquences qu'ont pu avoir localement les ravages de la Peste Noire au milieu du XIV^e siècle. La lecture des écrits d'Ibn al-Khatīb (m. 776/1374), qui a séjourné à Tīt à l'automne 1367,²⁴ laisse comme souvent un sentiment d'ambivalence, en partie dû au style de l'auteur. L'impression qui domine à la lecture de la brève description qu'il en offre dans son *Mi ‘yār al-‘ikhtiyār* est celle d'un marasme économique qu'accentuent encore le mauvais état des chemins environnants et l'insécurité qui règne dans la région.²⁵ La renommée du centre spirituel est néanmoins encore telle qu'elle ne manque pas d'attirer al-Jazūlī avant son installation à Safi en 1460.

Lorsque les sources sont à nouveau disponibles pour prendre le pouls de la localité, la situation n'apparaît guère favorable. Les sécheresses et leur corollaire, les famines, se conjuguent avec les troubles politico-militaires et les mouvements de population qu'exacerbe bientôt l'occupation portugaise, pour bouleverser les structures de peuplement de la région. Celle-ci se vide de ses habitants, les agglomérations à l'économie agricole autrefois florissante se dépeuplent au point d'être désertées, alors que réapparaissent des formes de vie nomade.²⁶ À la fin de 1507, Safi passe aux mains des Portugais; en 1509, c'est au tour d'El-Brija (Mazagan); enfin en 1513 c'est Azemmour qui tombe aux mains des Portugais, entraînant la soumission de Tīt.²⁷ Les habitants de celle-ci tournent alors leurs activités agricoles et commerciales vers ces nouveaux marchés, comme en témoigne Jean-Léon l'Africain.²⁸ Dans la lettre qu'il envoie au roi Emmanuel I^r le 19 mai 1514, Estevao Rodrigues Berrio, alors gouverneur d'Azemmour, signale ainsi que Tīt sert alors d'entrepôt à blé.²⁹ Conséquence du dépeuplement, le site est également mentionné dans ce document pour son abondance en pierre à chaux ainsi qu'en combustible pour alimenter cette industrie.³⁰

La ville – ou ce qu'il en reste – est enfin vidée de ses habitants à l'été 921/1515 sur l'ordre du souverain wattaside.³¹ L'abandon est durable: à la fin

24. Il précise dans sa *Nufāḍa* qu'une grande assemblée de fidèles s'est tenue là durant le mois de rabī‘ I de l'an 769, soit en octobre-novembre 1367.

25. Ibn al-Khatīb, *Mi ‘yār al-‘ikhtiyār fi dhikri al-ma‘āhid wa ad-diyār*, éd. et trad. esp. Muḥammad Kamāl shabāna (Ar-ribāṭ: Manshūrāt al-Ma‘had al-jāmi‘i li al-balṭh al-‘ilmī bi al-Maghrib, 1977), ar., 76, trad. esp., 150.

26. Benhima, *Safi*, 262.

27. Edouard Michaux-Bellaire, *Villes et tribus du Maroc*, vol. X. *Région des Doukkala. Tome I: Les Doukkala* (Paris: Honoré Champion, 1932), 66-7.

28. Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. Epaulard, t. I (Paris: Maisonneuve, 1981), 121.

29. *Sources inédites de l'Histoire du Maroc (SIHM)*, publiées par Pierre Cénival, Première série, tome I: Dynastie saadienne, Archives et bibliothèques de Portugal (Paris: Geuthner, 1934), 553.

30. *Sources inédites*, t. I, 553.

31. *Sources inédites*, t. I, 430; Léon l'Africain, *Description*, 121; Benhima, *Safi*, 259.

du XVI^{ème} siècle, l’Anonyme portugais mentionne encore Tīt parmi les “villes inhabitées.”³² Il en va de même un peu plus tard, lorsque Gonçalo Coutinho, gouverneur portugais de Mazagan de 1624 à 1627, parcourt le site, laissant dans son *Discurso de jornada* rédigé en 1629 une remarquable description de l’état dans lequel se présentait celui-ci.³³ Ce récit contient notamment de très précieuses indications sur les monuments encore visibles sur place, qui impressionnent fortement le visiteur, tant par la qualité de leur construction que par leur état de conservation, malgré l’abandon du site depuis plus d’un siècle. D’après ce témoignage, Tīt sert justement à présent de lieu d’approvisionnement en matériaux de construction (pierres et briques) pour les édifices de Mazagan.³⁴ Faut-il en déduire que l’état actuel de l’espace intramuros, dans lequel alternent îlots bâties et *no man’s land* est dû à la disparition d’une partie des édifices médiévaux, suite à ces opérations de récupération? Seule l’archéologie est à même de donner des éléments de réponse, comme on le verra plus loin.

Moulay Slīmān s’empare d’Azemmour et de Tīt en 1211/1797.³⁵ On ne sait si la reconstruction de Mazagan, désormais connue sous le nom d’El-Jadida, bénéficie de nouveaux apports en matériaux de construction venus de Tīt. L’histoire du repeuplement de l’ancien *ribāṭ* devenu *zāwiya*, entre le XVIII^{ème} et le XX^{ème} siècle, est encore très largement à écrire.

2. Les leçons d’une lecture des formes parcellaires fossiles

2.1. Méthodologie de l’approche et organisation spatiale d’ensemble du site

Peu utilisée par les archéologues au Maroc, l’approche que nous proposons nécessite un bref préalable méthodologique. Notre réflexion s’est construite à partir des vues zénithales satellites réalisées entre 2001 et 2009 et disponibles sur Google Earth. L’étude de ces clichés permet de saisir pleinement le site de l’ancien *ribāṭ* dans sa dimension spatiale, de calculer des distances et des superficies, mais également de restituer graphiquement les ensembles de structures bâties, les routes, les chemins et jusqu’aux sentiers. Sont également visibles – mais avec peine vu la faible définition des images sollicitées –, les limites parcellaires, signalées sur le terrain soit par la végétation soit par des changements de couleur du sol ou des cultures. Sur cette trame complexe qui constitue le fond du document planimétrique, articulé en plusieurs calques, on a ensuite reporté l’ensemble des données archéologiques, à savoir les zones de nécropole, le rempart et les tours, les portes, ainsi que les deux minarets. Toutes ces informations dorénavant intégrées à un même document planimétrique sont alors analysées les unes avec les autres, de manière à faire ressortir, le cas échéant,

32. Sources inédites, t. I, 261.

33. Robert Ricard, *Mazagan et le Maroc sous le règne du sultan Moulay Zidan (1608-1627)* d’après le *Discurso de Gonçalo Coutinho, gouverneur de Mazagan (1629)*, coll. Documents d’histoire et de géographie marocaines (Paris: Paul Geuthner, 1956).

34. Ricard, *Mazagan et le Maroc*.

35. Michaux-Bellaire, *Villes et tribus*, 81.

des “anomalies,” c'est-à-dire des formes parcellaires qui témoignent d'anciens agencements spatiaux qui ne sont plus conservés qu'à l'état de traces souvent très partielles: circulations, enclos ou murs d'enceinte, noyaux de peuplement initiaux, etc. Bien évidemment, un tel travail ne présente un réel intérêt que s'il est complété par une approche directe sur le terrain.



Fig. 2: Plan au 10 000^e de l'agglomération intramuros avec indication des principales limites parcellaires, des voies et des zones bâties, © Mission Tīt 2019.

L'agglomération de Moulay ‘Abdallāh Amghār connaît une notable expansion depuis les deux dernières décennies. Le renouveau du moussem, le développement des activités commerciales et de services, l'augmentation démographique de la population, constituent autant de facteurs de croissance qui ont eu des répercussions sur le bâti. Malgré cette dynamique, le plan qu'on

peut dresser de l'agglomération (fig. 2) n'en continue pas moins de montrer jusqu'à aujourd'hui une caractéristique majeure, à savoir la discontinuité d'un tissu bâti – que beaucoup n'oseraient peut-être qualifier justement d'"urbain" – qui se présente sous la forme d'îlots fragmentés, isolés les uns des autres par un apparent *no man's land*. L'ancien site intra-muros du ribāt de Tīt s'inscrit dans un triangle de 1 009,70 m sur 664,35 m du sud-ouest/sud-est, soit une superficie totale intra-murs de 52,30 ha (523 889,03 m²). Seul 1/5 de la superficie totale (soit 108 524 m², ou 10,35 ha) intra-murs du site est bâtie, alors que les surfaces vides, incluant voiries et parcelles cultivées, équivaut à quelques 41,57 ha (soit 415 722 m²).

Le premier constat est donc celui de l'existence d'un parcellaire assez fragmenté, dont les limites sont marquées par de multiples orientations, qui ne semblent obéir à aucune logique immédiatement perceptible, même si dans le tiers occidental les axes semblent plutôt parallèles à la côte, donc d'orientation plus ou moins nord-est sud-ouest. Cette fragmentation n'interdit pas cependant de déceler des anomalies parcellaires fossiles qui peuvent éventuellement témoigner d'étapes anciennes dans la morphogenèse de l'agglomération (2.1.), ni de lire des indices de régularisation qui renvoient quant à eux à une probable planification urbaine (2.2).

2.2. L'ancrage funéraire et religieux

Ce qui frappe d'emblée dans cette organisation spatiale d'ensemble, sans surprendre bien évidemment pour autant sur un tel site, c'est la place qu'y tiennent les espaces à vocation funéraire, (fig. 3).³⁶ La grande nécropole encore visible au nord-est, à l'est et au sud-est de la *zāwiya*, est particulièrement emblématique, même si elle ne représente vraisemblablement plus aujourd'hui qu'une partie de l'espace autrefois voué aux inhumations des fidèles, et dont l'emprise devait englober également une large partie des terrains aujourd'hui occupés par les maisons érigées à l'époque contemporaine au sud et au sud-ouest; aucune trace ne subsiste de cette partie du cimetière dans le parcellaire.

L'espace voué aux morts est donc central, topographiquement parlant, et contribue fortement à structurer et polariser l'ensemble des espaces intra-murs. Car cet immense cimetière présente la particularité d'être situé au cœur de l'agglomération, ou de ce qui en tient lieu, tranchant ainsi avec l'implantation habituelle des grandes nécropoles urbaines hors les murs. À Tīt, même si la question de l'antériorité de l'une (la nécropole) sur l'autre (la muraille) peut être posée à bon droit, le résultat est le même: l'espace de la sainteté et sa couronne mortuaire sont au cœur du site, et en constituent les éléments structurants majeurs.

36. Sur les tombeaux de la zawiya de Tīt, liste dans Michaux-Bellaire, *Villes et tribus*, 150-52.

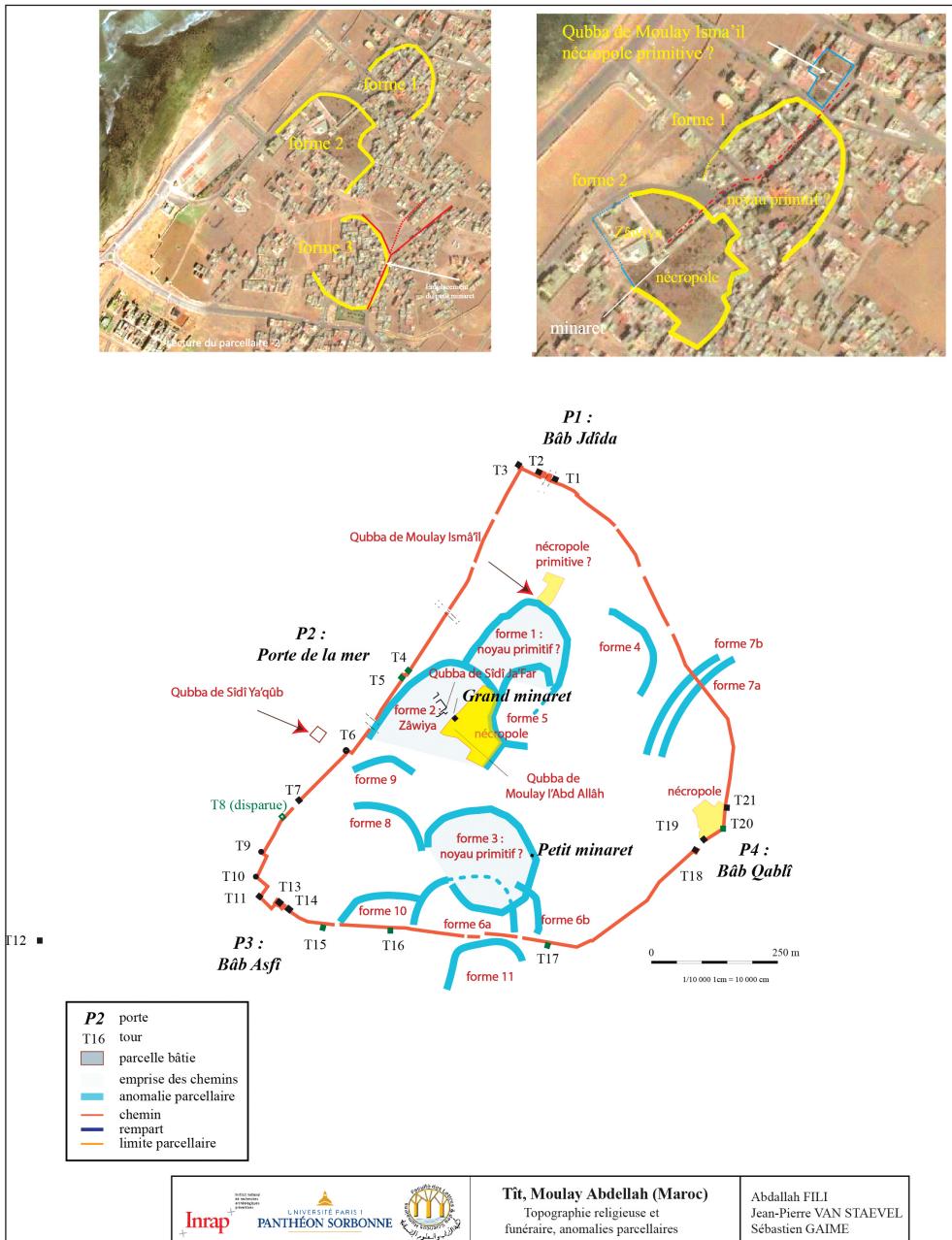


Fig. 3: Topographie religieuse et funéraire du *ribāt* de Tīt d’après les indications parcellaires, © Mission Tīt 2019.

Les espaces funéraires ne sont pas implantés de manière aléatoire. Ils sont forcément aimantés, polarisés autour de tombes saintes. Quatre d’entre elles ponctuent encore le tissu du site de Moulay ‘Abdallāh Amghār. Il est bien évident impossible aujourd’hui de dire si l’emplacement de celles-ci perpétue bien le souvenir des lieux d’inhumation des dépouilles mortelles des membres du saint

lignage. Adossé au flanc oriental du grand minaret médiéval, le tombeau éponyme a été refait à l'époque alaouite sous Sīdī Muḥammad Ibn ‘Abdallāh. Lui fait face le sépulcre où sont enterrés Ja‘far et son épouse,³⁷ dans le complexe architectural qui comprend les salles de prière de l'actuelle *zāwiya*. De ce pôle majeur autour duquel gravitent de nombreuses tombes, mais également les échoppes des marchands égrenées le long de la voie qui part en direction du nord-est, deux autres tombeaux sont curieusement éloignés. Le premier des deux, celui de Sīdī ‘Ismā‘īl, se situe justement le long de la voie susdite à quelque distance (334 m environ) vers le nord-est. Il semble avoir donné lieu à l'établissement d'un secteur funéraire, dont l'étendue est aujourd'hui difficilement restituable. À l'opposé, le dernier tombeau des saints personnages du lignage, celui attribué à Sīdī Ya‘qūb, se dresse, solitaire et extra-muros, le long de l'axe routier récent formant corniche. Il est situé juste à l'extérieur de l'emprise de l'enceinte dans cette zone. Il n'y a pas de porte anciennement connue dans ce secteur, ce qui amène à s'interroger sur les raisons du choix d'une telle implantation aussi excentrée, et qui semble de surcroît ne pas avoir donné lieu à la naissance puis au développement d'un cimetière. Un dernier secteur funéraire est situé à l'extrémité orientale de l'espace intra-muros. Il est venu s'accorder à la porte de Bāb Qablī, en condamnant l'accès depuis l'intérieur, indice sans doute d'un développement tardif (et peut-être même pour l'essentiel contemporain) de ce cimetière, ou à tout le moins de son agrandissement de ce côté-là. Aucun tombeau de saint ne lui est associé; sa présence en cet endroit intrigue, et mérite de plus amples recherches.

2.3. Lecture du parcellaire et identification des entités significatives

Selon les principes théoriques de l'archéogéographie, on s'attache ici à mettre en évidence des lignes de force, des traces résiduelles fossiles d'une organisation ancienne de l'espace, dont certains des linéaments au moins seraient encore visibles/lisibles sur plan ou sur cliché aérien ou satellite. L'objectif est de parvenir par ce moyen à restituer des éléments de compréhension de la morphogenèse du site, autrement dit des points d'appui matériels à partir desquels s'est construit le site. Ainsi, chaque îlot identifié peut en théorie à lui tout seul constituer une entité à prendre en compte du point de vue de la morphologie urbaine. Mais seuls certains d'entre eux s'avèrent en réalité revêtus d'une valeur significante. Passons-les à présent en revue.

Plusieurs anomalies peuvent être isolées de prime abord, (fig. 4). On laissera de côté pour le moment le plan triangulaire qu'impulse à l'ensemble, peut-on penser de prime abord, la muraille au tracé d'apparence pourtant bien

37. Curieusement, le tombeau situé un peu plus à l'ouest et en léger retrait de celui-ci est attribué par les habitants actuels à un dénommé al-Fazārī, “*faqīh* des Amghāriyīn.” Peut-être s'agit-il ici d'une déformation contemporaine d’“al-Fezzūnī,” du nom d'Abū ‘Abd Allāh Muḥammad b. Muḥammad al-Fazzānī, disciple de Moulay Abū Ya‘qūb Yūsuf, mort en 617/1220 en enterré à Tīt; voir Michaux-Bellaire, *Villes et tribus*, 151.

peu régulière: on verra plus loin ce qu'il faut en réalité penser de ce dessin si maladroit.



Fig. 4: Traces et formes parcellaires fossiles dans l'espace intramuros, © Mission Tīt 2019.

L'examen des clichés satellite permet d'isoler plusieurs formes subcirculaires correspondant à des noyaux d'urbanisation qui semblent s'emboîter successivement du nord au sud. Plus de dix formes sont ainsi discernables sans présager évidemment du rapport chronologique qu'elles sont susceptibles d'entretenir les unes avec les autres. Dans cet article nous ne détaillerons que trois formes principales qui permettent d'envisager une chronologie relative dans la formation de ces différents îlots.

La forme la plus nette (forme 1) consiste en une anomalie subcirculaire, qui se développe, immédiatement au nord-ouest de la nécropole principale, dans le quartier dit Douar al-Ḥafzān, en un demi-cercle tronqué (il lui manque sa moitié sud). La discordance enregistrée par rapport au parcellaire environnant est

suffisamment évidente pour qu'on puisse noter immédiatement son existence sur l'ensemble des clichés disponibles. D'une superficie approximative de 27 800 m², elle est délimitée par un tracé dont l'arrondi est surtout manifeste au nord-ouest et à l'est. Il est peu probable qu'il s'agisse là de la conséquence de travaux récents d'urbanisme: ce type de tracé subcirculaire fait plutôt écho à des formes bâties anciennes, souvent contraintes par l'existence d'un mur périphérique. Nulle trace d'une quelconque limite de ce genre n'est cependant visible aujourd'hui en bordure des îlots ainsi définis: ce sont les façades des immeubles qui, seules visibles, opposent leurs murs à la voirie environnante. À l'intérieur de cet ensemble, la trame viaire présente des orientations marquées par une certaine orthogonalité. On remarquera enfin que dans le prolongement immédiat de cette forme urbaine au nord-ouest, on rencontre à nouveau un espace à vocation funéraire: celui, aujourd'hui de petite superficie, qui accueille le tombeau de Sîdî 'Ismâ'îl. La forme en question est donc articulée à deux nécropoles, situées à l'extérieur de l'emprise de son tracé: ce qui pourrait correspondre à un établissement primitif rejetant le monde des morts à l'extérieur de son enceinte. L'îlot en question est subdivisé dans le sens de sa plus grande longueur (nord-est-sud-ouest) en deux tranches de taille inégale, du fait du passage de la voie menant depuis le nord-est à la *zāwiya*. Au vu du tissu bâti actuel et en l'absence de données archéologiques, il s'avère impossible de déterminer si ce tracé viaire est ancien et réellement structurant dans la durée, ou s'il résulte d'une opération d'alignement beaucoup plus récente.³⁸ Sans qu'il soit possible d'aller plus loin dans l'interprétation, on retiendra que cette forme "urbaine" subcirculaire, que jouxte peut-être une nécropole ancienne (celle contenant le tombeau d' 'Ismâ'îl, premier installé sur le site si l'on en croit al-Azammûrî), pourrait garder le souvenir d'une agglomération d'époque préislamique³⁹ ou protoislamique, antérieure en tout cas à la mise en place de la grande nécropole centrale (qui se serait ensuite étendue à ses dépens) et de la muraille du site (qui rend caducs les moyens de défense éventuellement associés à ce noyau initial de peuplement). S'agirait-il là de l'empreinte de la première fondation pieuse *in situ*?

Immédiatement au sud de cette forme 1, une deuxième anomalie parcellaire s'organise en relation avec le tombeau de Sîdî Ja'far et le grand minaret comme point central. Très peu urbanisée, cette forme 2 de plan subcirculaire constitue le centre névralgique du *ribâṭ*. D'une superficie d'environ 50 467 m², elle est constituée pour près de sa moitié orientale par un cimetière attenant au minaret. L'accès à la mosquée se fait depuis le nord par une voie rectiligne qui poursuit, en se décalant de quelques mètres vers l'ouest, le tracé qui scinde la forme 1. Ce chemin continue ensuite sa course vers le sud, en se décalant toujours vers

38. Ce qui est par contre très certainement le cas pour la voie de pénétration d'orientation nord-ouest sud-est qui longe la parcelle du mausolée de Sîdî 'Ismâ'îl.

39. Ce qui pourrait alors expliquer l'inexistence d'un lieu de culte musulman à l'intérieur de cette forme.

l’ouest pour contourner une parcelle du cimetière entourée d’un mur, bifurque ensuite vers l’est et serpente entre les îlots de bâtiments assez irrégulièrement jusqu’à rejoindre la muraille à l’est de la tour n°15. Notons que cet axe nord-sud, parallèle à la côte, traverse la totalité de l’espace intramuros du *ribāt* et pourrait correspondre à un tracé antérieur à la muraille. La forme 2 s’emboîte dans la forme 1 en venant la tronquer sa partie sud, ce qui suggérerait (selon les lois de Harris) une construction chronologie relative entre les deux formes, la forme 2 étant la plus récente, peut-être contemporaine de la construction du rempart.

Une troisième anomalie (= forme 3) peut être facilement décelée sur la photo aérienne dans le secteur méridional de l’espace intra-muros. D’une superficie d’environ 32 864 m², elle n’est urbanisée qu’au 2/3 seulement, délimitée par les rues ceinturant le noyau urbain pour la partie orientale et l’implantation des chemins pour la partie nord-ouest. Comme nous le détaillerons plus loin, l’observation archéologique de la stratigraphie dans des tranchées réalisées à l’occasion d’aménagements urbains a révélé, dans la zone non bâtie, les traces de maisons médiévales, étayant ainsi l’existence en cet endroit d’un noyau urbain ancien en grande partie disparu depuis. C’est sur la place qui jouxte à son point médian du côté oriental cette forme 3 que se dresse le “petit minaret.” Loin d’être intégré à cette forme urbaine, le monument est comme rejeté à la périphérie de l’hypothétique noyau. Autrement dit, il ne lui appartient pas, et paraît au contraire implanté justement à sa limite. Dans ce cas, la forme apparaît non comme un élément structurant et générateur, mais comme la conséquence de la préexistence, sur sa limite orientale, d’un carrefour en patte d’oie. C’est donc en limite de ce tronçon de chemin, et d’un autre sentier qui passe au sud pour se diriger ensuite vers le nord-ouest, que le bâti s’est développé. Contrairement au cas précédent, le tracé subcirculaire délimitant la forme 3 ne semble donc pas correspondre à l’emplacement d’un obstacle physique, mur ou enceinte. La forme est contrainte par la trame viaire préexistante. Mais sa configuration spécifique, associée à la présence d’un monument d’époque médiévale encore conservé en élévation et de vestiges enfouis, permet de mesurer l’ancienneté de ce quartier dans le processus d’urbanisation de Tīt.⁴⁰

2.4. Les indices d’une planification d’ensemble du site

Peu dense, le tissu “urbain” intra-muros offre à l’observateur une diversité certaine des orientations de son parcellaire, en fonction des circulations et des points de fixation de l’habitat, le tout dépendant également du microrelief local. La muraille elle-même présente un tracé linéaire bien peu régulier, qui incite à y voir une adaptation constante à des contraintes topographiques ou fonctionnelles qui nous échappent largement aujourd’hui. Il est à parier que peu d’observateurs, aussi attentifs soient-ils, auraient pu se douter, à la vue d’un tel ensemble de

40. Ainsi qu’on l’a signalé *supra*, les autres formes parcellaires seront analysées dans une autre étude, en cours de préparation.

données allant toutes dans le sens d'une croissance "organique" du tissu bâti, que ce plan lâche, fragmenté et si peu ordonné, masque en réalité les traces indéniables d'une distribution spatiale stricte des composantes essentielles des paysages urbains de Tīt. Déjà évoqué dans une précédente livraison de la revue *Hespéris-Tamuda*, il paraît nécessaire d'insister encore sur ce point d'intérêt fondamental.⁴¹

La prospection archéologique sur le terrain et l'étude planimétrique nous ont en effet permis de suggérer la forte probabilité d'une organisation spatiale sous-tendue par une construction géométrique simple, mais étendue à l'ensemble du site intra-muros. Cette opération de planification (osons le mot) globale – elle intéresse en effet, par les édifices concernés, toute la superficie intra-murs – concerne les portes perçant le mur d'enceinte, en lien visuel avec l'emplacement de l'actuelle *zāwiya*, et notamment le grand minaret jouxtant le tombeau de Moulay 'Abdallāh. Le plan restitué (fig. 5) que nous proposons laisse en effet clairement percevoir, croyons-nous, une trame sous-jacente, parfaitement géométrique, sous la forme d'un grand triangle isocèle, dont les sommets seraient respectivement occupés au nord par *Bāb Jdīda* (P1), au sud par *Bāb 'Āsfi* (P3), et à l'est par *Bāb Qablī* (P4).

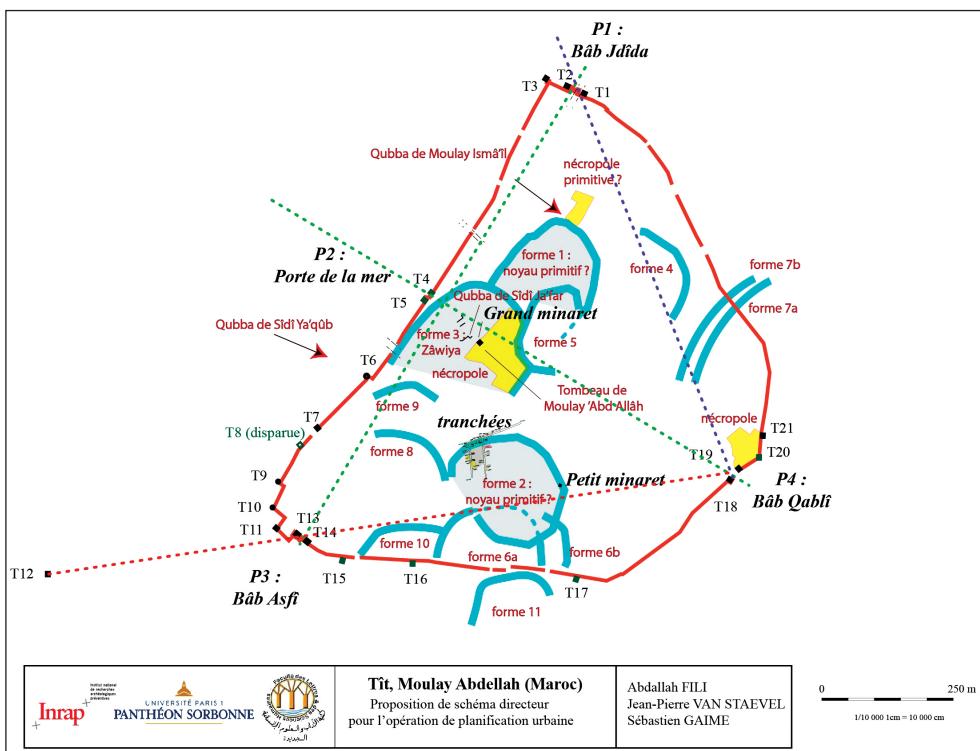


Fig. 5: Proposition de schéma directeur pour l'opération de planification urbaine,
© Mission Tīt 2019.

41. Van Staëvel, Fili, Gaime et Masure, "Nouvelles recherches," 118, fig. 3 et 120-21.

L'hypothèse d'une telle planification d'ensemble devient plus plausible encore lorsqu'on ajoute à ce schéma la quatrième porte (P2), celle du front de mer qu'avaient omise Basset et Terrasse sur leur plan: la position de celle-ci correspond en effet au point exact où doit s'abaisser la perpendiculaire née du sommet P4 (Bāb Qablī) sur la ligne formée par P1 et P3. Cet axe ouest-est semble bien avoir suscité également l'implantation d'un grand complexe religieux, dont témoigne encore le haut minaret de la *zāwiya*, légèrement décalé quant à lui par rapport à la ligne droite en question. Manifestement, l'implantation ordonnée de la muraille ne semble pas recevoir d'écho dans l'organisation de la trame viaire, ce qui suggère bien l'antériorité des zones de peuplement (perceptibles à travers les formes fossiles décrites précédemment) enserrées par le rempart. Néanmoins, les portes de l'enceinte se répondant deux à deux, les axes perpendiculaires se croisent à l'ouest de la *zāwiya*, dont la présence est soulignée par le grand minaret. L'articulation en un ensemble visuel particulièrement cohérent d'édifices apparaît donc à l'analyse particulièrement frappante, et semble bien impliquer une mise en place commune, lors d'un même moment "refondateur."

Les textes médiévaux ne livrent malheureusement aucune information sur une éventuelle opération de planification urbaine qui aurait pu concerner, à un moment ou à un autre de son histoire, le *ribāt* de Tīt, et encore moins d'éléments de datation, à commencer par celle de la muraille. De quand date celle-ci? Pas de l'origine du *ribāt*, si l'on en croit al-Azammūri, puisque le fils d'‘Ismā‘īl, ‘Abū Ja‘far ‘Ishāq, aurait été contraint de quitter le site en 417/1026 sous la pression des Barghawāṭa pour se réfugier à Ayyīr, localité qui disposait, elle, de moyens défensifs.⁴² Il serait plus plausible d'envisager sa construction soit dans le deuxième quart du XII^{ème} siècle, sous la pression almohade, du temps de ‘Abd al-Khāliq ibn ‘Abd ‘Allāh, soit dans la seconde moitié du siècle, lorsqu'une attaque des Rūms est repoussée après un violent combat.⁴³ Le mur d'enceinte existe en tout cas, on l'a vu, lorsque le calife almohade al-Murtadā (reg. 1248-1266) demande à l'un de ses gouverneurs, Muḥammad ibn al-Qāsim Ibn al-Hannā’, de la mettre à bas.⁴⁴ L'archéologie apporte elle aussi des arguments en faveur d'une construction dans la seconde

42. Al-Azammūri, *Bahjat*, 59; Benhima, *Saqfi*, 80-1. On remarquera toutefois qu'il convient de ne pas considérer la fonction défensive comme primordiale dans ce type de fondation; à tout prendre, l'implantation d'un mur d'enceinte, même de valeur militaire médiocre, peut tout aussi bien correspondre à la définition matérielle du *hurm* du *ribāt*, donc des limites de l'espace inviolable placé sous l'autorité directe des saints.

43. Al-Azammūri, *Bahjat*, 59.

44. Voir *supra*, section 1.1.

moitié du XII^{ème} siècle, notamment le plan coudé de Bāb Qablī,⁴⁵ et surtout la construction et le décor du grand minaret de la *zāwiya*, qui semble bien devoir être intégré à la construction géométrique évoquée ci-dessus. Suivant cette hypothèse, on pourrait alors se demander si cette composition géométrique, qui implique le positionnement précis des quatre portes perçant le mur d'enceinte, ne correspond pas à une refondation du *ribāt*, peut-être dans le cadre d'un soutien quasi officiel de l'autorité califale almohade, ce qui permettrait par ailleurs d'expliquer les similitudes architecturales et stylistiques constatées de longue date entre certains édifices médiévaux de Tīt et les grands monuments des capitales de l'Empire almohade. Quoiqu'il en soit des circonstances précises ayant présidé à cette opération de grande envergure, on se trouverait ici en présence d'un exemple particulièrement remarquable de planification urbaine des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, qui serait venue structurer un espace déjà partiellement loti, tout en conservant la forme des noyaux de peuplement antérieurs, (formes 1 et 2).

3. Les leçons d'une opération d'archéologie préventive: étude stratigraphique sur un chantier de construction d'un lotissement

Le site intra-muros de l'ancien *ribāt* de Tīt est aujourd'hui soumis à une forte pression foncière. La construction résidentielle est en plein essor, si bien qu'en peu d'années, de nombreux bâtiments, et parfois même des lotissements, ont été édifiés dans la zone, sur des espaces jusqu'alors laissés vierges de toute construction. Dans le même temps, la rénovation du parc immobilier et la mise aux normes des installations sanitaires suscitent d'importants travaux touchant les infrastructures de réseaux, notamment d'adduction et d'évacuation des eaux ou de viabilisation des parcelles. Tous ces travaux sont bien entendu très destructeurs pour des couches archéologiques qui, du fait des conditions topographiques, géomorphologiques et taphonomiques propres au site, sont situées à faible profondeur. Lors de la mission du printemps 2016, il nous a ainsi été possible d'étudier en urgence une partie des coupes stratigraphiques et des structures archéologiques mises au jour à l'occasion du creusement, sur près de 300 mètres (soit 600 mètres linéaires), de tranchées d'adduction sur le chantier d'un lotissement situé juste au nord-ouest de la forme urbaine 2, (fig. 6 et fig. 7).

Cette découverte fortuite a ainsi offert l'occasion de documenter, pour la première fois sur la commune de Moulay 'Abdallāh Amghār, des séquences stratigraphiques intéressant l'espace intra-muros sud du *ribāt* de Tīt, (3.1.). Leur

45. Henri Basset et Henri Terrasse, *Sanctuaires et forteresses almohades* (Paris: Maisonneuve & Larose, 2001), 358-59.

étude permet d'apporter les premiers éléments de chronologie de l'occupation, du Moyen Âge jusqu'à l'époque contemporaine, (3.2.).

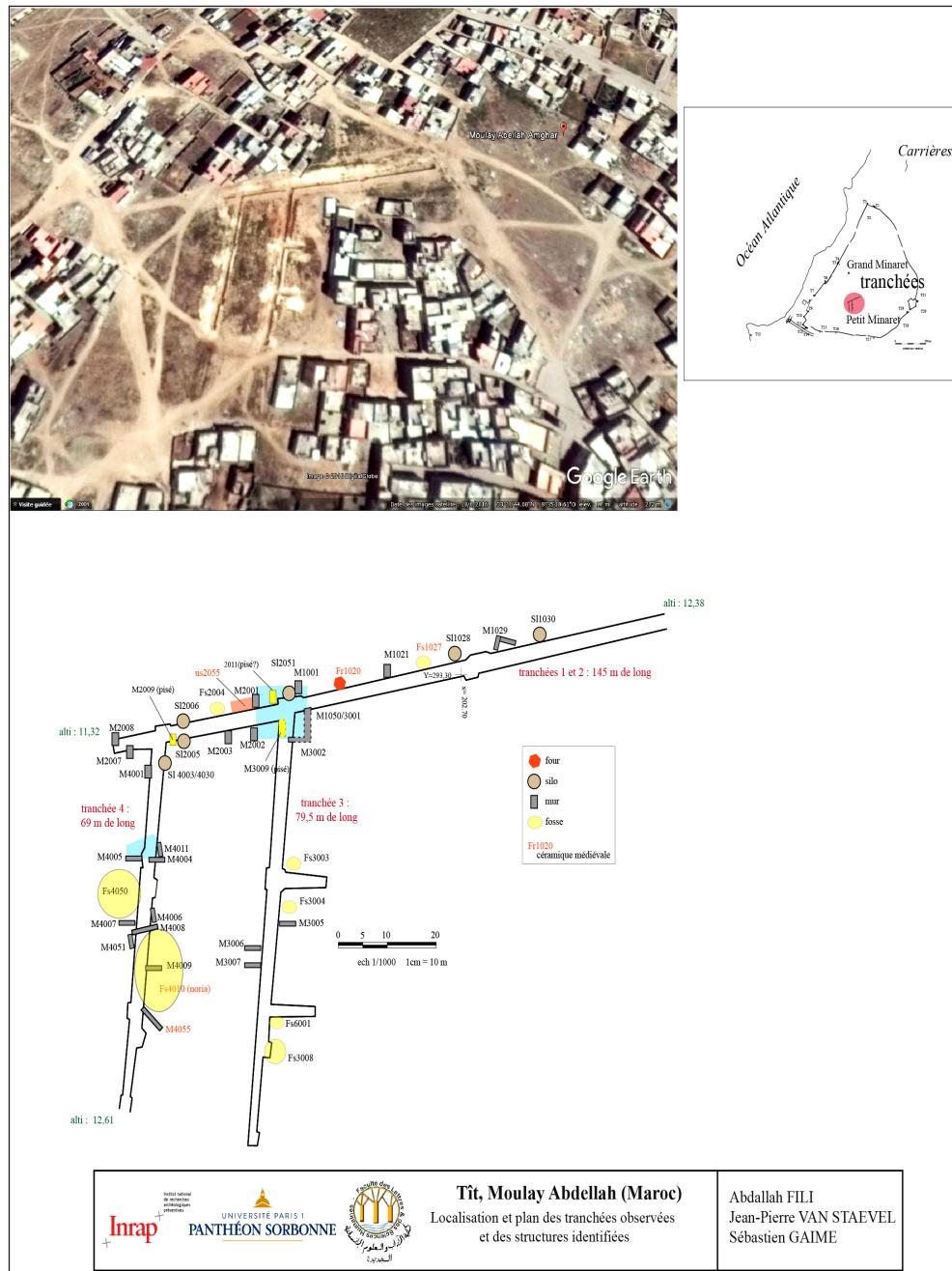


Fig. 6: Localisation et plan des tranchées observées et des structures identifiées,
© Mission Tīt 2019.



Fig. 7: Vue générale des tranchées au centre de l'agglomération, © Mission Tīt 2019.

3.1. Observations générales

Au regard du temps imparti pour les relevés et les observations *in situ*, le choix a été fait de cibler le nettoyage de quelques coupes et de faire un enregistrement photographique aussi exhaustif que possible, afin de pouvoir produire après coup, en post-fouille, des stratigraphies via la réalisation d'orthophotographies à l'échelle 1/20^e, (fig. 8). Couplée à la récolte de mobilier céramique, cette opération permet de proposer un premier phasage chronologique, même très sommaire, (fig. 9). Par conséquent, les premiers résultats exposés ici découlent, il convient de le rappeler, d'une interprétation archéologique menée à partir d'observations en coupe, elles-mêmes réalisées dans un contexte d'urgence absolue. Il ne saurait donc être question ici de surinterpréter ces indices matériels. Il est ainsi souvent impossible de préciser la nature des aménagements ou des structures anciennes dont les vestiges ont été fortuitement mis au jour par la pelle mécanique, lors du chantier, et sans aucune surveillance archéologique comme il se doit. Tout au plus peut-on avancer l'hypothèse que tel ou tel vestige correspond peut-être (ou vraisemblablement dans le meilleur des cas) ici à une pièce, là à un bassin, sans aller plus loin dans l'analyse fonctionnelle.

Dans toute la mesure du possible, des échantillons de céramique ont été prélevés dans des contextes qui paraissaient pertinents pour caler la stratigraphie: fosses, sols, remblais constructifs, etc. Les résultats sont cependant encore peu probants, notamment du fait de l'absence de notre méconnaissance de la typochronologie des formes céramiques médiévales et modernes pour la région de Tīt. L'étude des coupes issues des tranchées permet néanmoins de restituer un phasage qui semble cohérent à l'échelle du lotissement. Deux phases d'occupation peuvent ainsi être caractérisées. La première semble marquer l'installation et le développement des activités humaines sur le substrat. Cette occupation initiale survient à une date déjà avancée durant le Moyen Âge (phase 1); aucune occupation antérieure n'a pu être mise en évidence dans le secteur étudié.⁴⁶ La seconde (phase 3) intervient suite à un hiatus important (phase intermédiaire d'abandon et de destruction, dénommée phase 2): elle est marquée par des remaniements importants des niveaux archéologiques précédents, du fait de creusements (silos et fosses). La fonction d'habitat n'est plus qu'accessoire et semble, lorsqu'elle se manifeste, tardive et sporadique. La dernière séquence (phase 4) ne montre que d'infimes traces, fortement perturbées par le chantier du lotissement, d'investissements ponctuels sur la zone à l'époque contemporaine.

46. L'archéologie vient donc contredire l'hypothèse, souvent évoquée mais jamais étayée sérieusement, d'une implantation phénicienne *in situ*; voir les prémisses de cette idée, que rien ne vient conforter sur le terrain dans Basset et Terrasse, *Sanctuaires*, 341-43.



Fig. 8: Stratigraphie annotée et commentée de la paroi orientale de la tranchée 4,
.Mission Tit 2019 ©

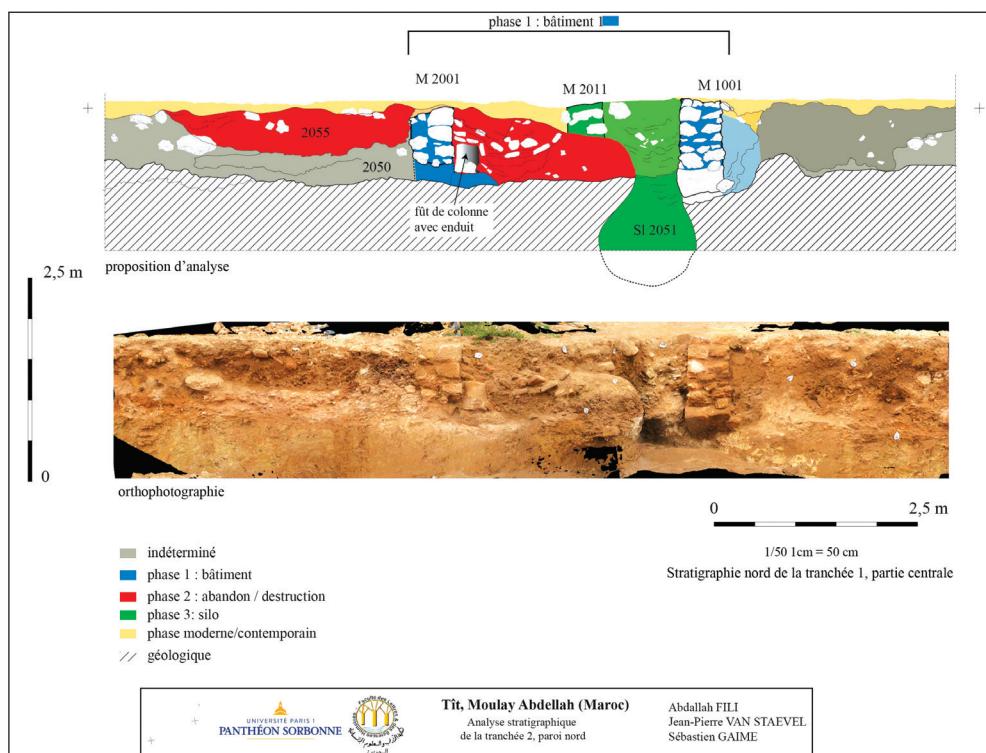


Fig. 9: Analyse stratigraphique de la paroi nord de la tranchée 2, © Mission Tit 2019.

D’emblée, l’examen des coupes montre une caractéristique importante du site, ou du moins du secteur à l’étude (fig. 8 et fig. 9): il s’agit de la faible puissance stratigraphique des sédiments qui s’y sont déposés. Le substrat se trouve en effet, en moyenne, entre 0,70 m et 0,90-1,00 m de la surface. La faible hauteur des murs médiévaux (phase 1), et l’absence de couches puissantes de démolition en stratigraphie (phase 2), impliquent vraisemblablement l’existence d’une activité de récupération de matériaux qui s’est exercée lors de la phase 2. Celle-ci semble être intervenue dans un premier temps sous la forme d’une démolition alors que les structures étaient encore en élévation (pas de démolition en stratigraphie). De grandes fosses, plus tardives voire subcontemporaines puisque creusées à partir de la surface ou à peu de profondeur de celle-ci, trouvent sans doute leur raison d’être dans la quête de matériaux de construction à remployer. Cette activité de récupération de matériaux ne paraît pas toutefois avoir donné lieu à une organisation systématique.

3.2. Données stratigraphiques et phasage chronologique

Par commodité pour le lecteur et par souci de synthèse, on présente ici les données stratigraphiques déjà triées en fonction de leur attribution à telle ou telle phase chronologique. L’étude des séquences stratigraphiques en divers points du chantier du lotissement permet de distinguer quatre phases: médiévale, tardomédiévale, moderne et subcontemporaine, enfin contemporaine. Il est bien évident que ce phasage reste encore bien incertain, notamment en ce qui concerne les bornes chronologiques qui devraient structurer ce découpage. La prudence exige que nous nous contentions encore de datations très larges, dans l’attente de pouvoir un jour, par une fouille scientifique et non plus en recourant à un simple nettoyage d’une stratigraphie résultant de creusements sans surveillance archéologique, affiner ces observations.

Phase 1: les constructions médiévales

Les structures visibles qui correspondent à la première phase d’occupation dans le secteur présentent des caractéristiques communes, qu’on peut tenter de résumer ici, sont toutes implantées sur le substrat ou sur un remblai constructif anthropisé. Le substrat a été raclé par endroits de manière à fonder les structures sur la roche saine (par exemple dans la tranchée 4, parois E et O). De manière générale, les murs sont construits en moellons ou en pierres taillées avec un liant de terre (fig 10); des indices de l’existence d’élévation en terre ont cependant pu être repérés. Le traitement des sols semble souvent faire appel à la chaux, selon différentes compositions.



Fig. 10: Vestiges en stratigraphie de murs appartenant à des constructions médiévales de la phase 1, © Mission Tīt 2019.

Des ensembles correspondant à des bâtiments médiévaux sont parfois repérables au sein de cette stratigraphie. Il s'agit de constructions dont les murs périphériques sont édifiés en pierre. Il semblerait que les subdivisions soient quant à elles réalisées en pisé, comme c'est le cas pour les murs M2011, M2009, et M3009. Ainsi, l'examen attentif des coupes situées à l'intersection des tranchées 1, 2 et 3 (fig. 11), a permis de repérer 5 murs périphériques (M2001, M1001, M3001, M3002 et M2002) qui forment vraisemblablement les limites d'une pièce de 3,80 m de largeur. La longueur totale de la pièce n'est pas connue, mais elle est au moins égale ou supérieure à 3,90 m. Cette construction paraît subdivisée par au moins un mur en terre (M3009 et peut-être US 2011).

La coupe orientale de la tranchée 4 a livré quant à elle les restes matériels de deux types d'aménagements: une structure hydraulique, composée d'un petit bassin peu profond, en partie détruit par une fosse postérieure; et une structure de type domestique, comprenant notamment un mur de pierre de taille dont l'enduit fin sur l'une de ces faces signale la présence d'un espace intérieur, donc d'une pièce, (fig. 8). Dans ce cas, la vocation hydraulique du secteur est en outre confortée par la découverte de nombreux fragments de godets de noria dans une fosse située quelques mètres au sud, (Fs4010). Le secteur montre par conséquent plusieurs indices convergents pointant vers une fonction d'habitat et une autre vocation, soit agricole soit d'agrément.

Contrairement aux dynamiques de dépôts anthropiques souvent observées par les archéologues en milieu urbain dense, le secteur étudié ne montre pas de superposition de structures en phase 1. On n'y voit pas de litage des sols, ni de succession de sols. Cette phase médiévale montre par conséquent des superstructures qui, par leur position stratigraphique, paraissent toutes contemporaines les unes des autres. C'est particulièrement le cas, on l'a vu *supra*, à l'intersection des tranchées 1-2 et 3, où pas moins de 5 murs de la phase 1 sont répartis entre la coupe nord et les deux angles en vis-à-vis. La stratigraphie témoigne donc d'une occupation médiévale qui est marquée, à cet endroit, par la dispersion des structures construites: ces traces d'occupation viennent conforter l'observation menée à partir du plan parcellaire, et valident l'identification du secteur comme une forme planimétrique significative d'un état ancien du site (la forme 2 décrite *supra*).

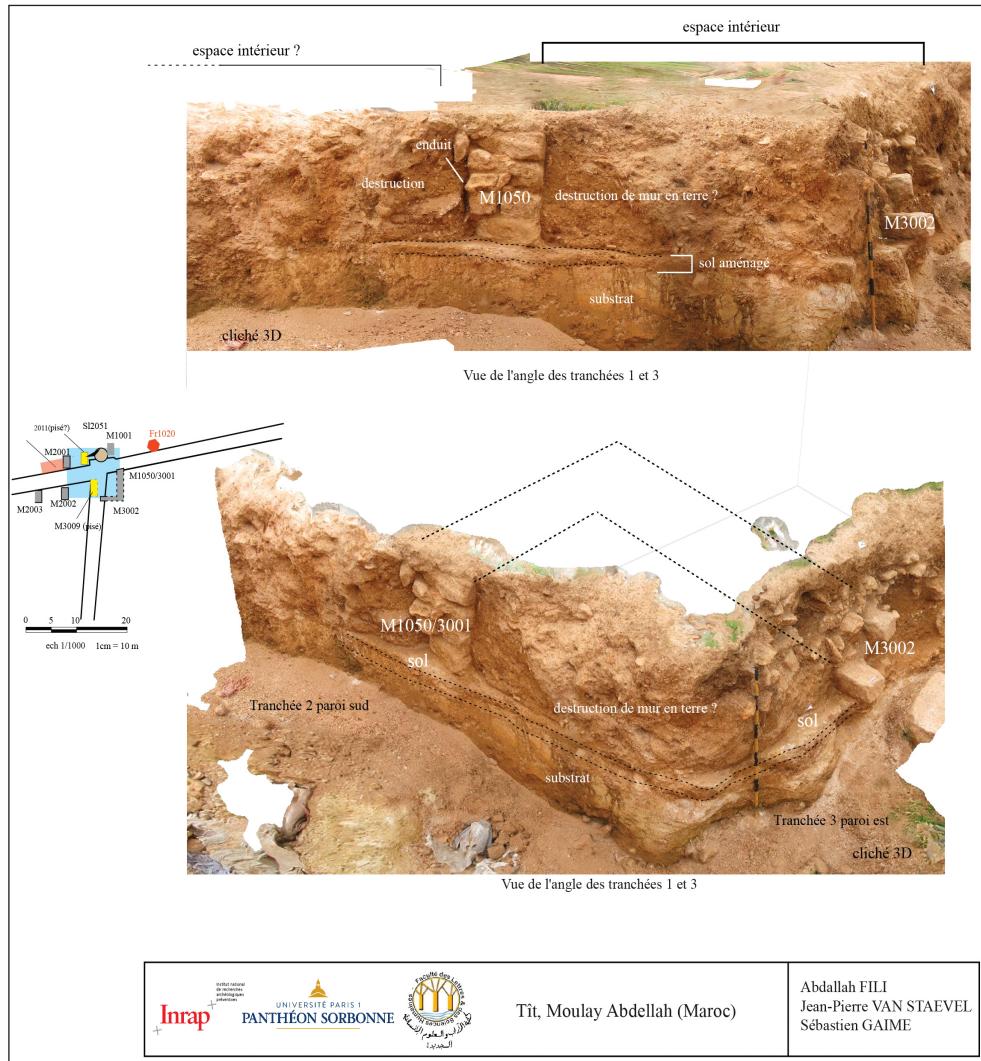


Fig. 11: Analyse détaillée des stratigraphies à l'intersection des tranchées 1 et 3; et vue partielle de la tranchée 2 aux alentours du silo 2005, © Mission Tīt 2019.

Pour autant, la datation de cette phase médiévale reste incertaine, car le mobilier céramique récolté s'avère au final peu précis. Les seules pièces caractéristiques renvoient plutôt aux XIII^{ème} ou XIV^{ème} siècles (US 2055, fig. 12). Le mobilier de la fin de la période médiévale paraît néanmoins abondant et diversifié. Fait intéressant, le secteur n'a par contre livré aucune information sur une occupation remontant au haut Moyen Âge ou à l'Islamique moyen.

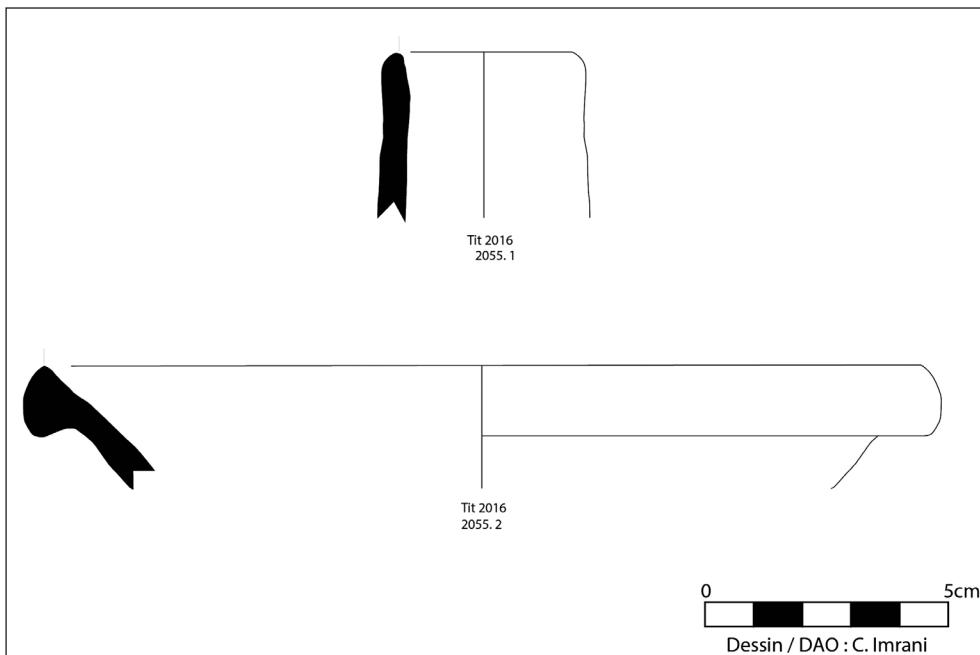


Fig. 12: Céramique médiévale datable des XIII^{ème}-XIV^{ème} siècles, issue de l’US 2055,
© Mission Tīt 2019.

Phase 2: une destruction et un abandon du secteur

Cette phase semble marquer un abandon général dont il est impossible d’apprécier, en partant des informations recueillies sur le chantier du lotissement, ni le déroulement ni l’épaisseur chronologique. Du fait de son importance du point de vue historique, nous avons caractérisé ce moment comme une phase à part entière. Celle-ci se situe, chronologiquement parlant, entre la fin de l’occupation médiévale et la mise en place de la zone d’ensilage, vraisemblablement au début de l’époque moderne.

Phase 3: une intense activité de creusement

Cette phase, qui débute après la période tardomédiévale, sans que l’on puisse préciser davantage sa chronologie, est marquée essentiellement par l’importance des creusements qui sont alors pratiqués, soit pour aménager des silos, soit pour d’autres raisons.

L’activité la plus marquante durant cette phase consiste donc dans l’aménagement de nombreux silos. Ceux-ci sont absents de la phase d’occupation médiévale du secteur. Ils remontent donc pour l’essentiel à cette troisième phase, qui se place durant l’époque moderne. Cinq silos ont été plus particulièrement identifiés et répertoriés dans la tranchée 1-2. Dans la section occidentale de la coupe nord, le profil du silo 2051 vient s’appuyer contre la base d’un mur préexistant (M1001), après la destruction du bâtiment médiéval auquel il appartenait. Son ouverture est délimitée à l’ouest par un muret (M2011) qui

définit un espace intermuraire (un couloir peut-être ?) de 0,95m de largeur, (fig. 9). Un peu plus loin, seule l'ouverture du silo 2005 est visible. Un mur de pisé vient la border par l'est, (M 2009). Son installation, qui vient recouper à l'ouest un sol construit, résulte d'un creusement qui part de la surface ou proche, ce qui en fait un creusement relativement récent. La partie orientale de la tranchée recèle sur sa coupe nord une autre structure excavée, (silo 1028). Pour autant qu'il nous ait été donné de les observer dans le détail, aucune de ces structures de stockage n'a livré de signe de traitement ou de revêtement intérieur. Ces silos sont comblés par des remplissages divers, sans condamnation de leur ouverture. Ils se concentrent donc dans le secteur entaillé par la tranchée 1-2; vers le sud, les deux tranchées 3 et 4 et leurs diverticules n'ont au contraire pas livré de traces d'autres creusements similaires, à l'exception du silo 4003/4030, (fig. 8). On pourrait voir dans cette disparité à l'échelle du lotissement l'indice d'une différence fonctionnelle entre un secteur septentrional voué à l'ensilage et un secteur méridional dont la fonction est autre. Les distances entre les silos sont cependant diverses,⁴⁷ et ne permettent pas d'étayer plus avant cette hypothèse d'un champ de silos, dont l'existence probable viendrait illustrer ce qu'indiquent les documents portugais du début du XVI^{ème} siècle.

Les coupes stratigraphiques montrent par ailleurs l'importance des activités de creusement à des fins autres que le stockage. Les fosses identifiées sont de grande ampleur et montrent souvent des remplissages hétérogènes, attestant un brassage du mobilier résiduel, et l'éventuel apport d'autres déchets (coquillages...) et déblais venus d'ailleurs. L'ensemble du secteur semble avoir été converti en un dépotoir à la fin de l'époque moderne ou subcontemporaine.

Par ailleurs cette zone n'a livré aucun vestige d'habitat en dur pour cette phase, si ce n'est des traces éparses, et tardives, de quelques aménagements, à l'instar d'une ligne de quelques blocs et moellons, correspondant à la base d'un mur ou à un sol construit, qui a été repérée en sommet de coupe dans la tranchée 4, au-dessus d'un horizon de démolition puis d'abandon englobant les structures hydrauliques et domestiques d'époque médiévale. Une nouvelle construction, peut-être de durée de vie limitée, est donc érigée à cet endroit à la fin de l'époque moderne, sans pour autant montrer de signes évidents d'une reprise de l'occupation.⁴⁸

47. 22 m séparent les silos 2006 et 2051; 35 m les silos 2051 et 1028; 17,5 m les creusements 1028 et 1030; et seulement 6 m les 2005 et 4003.

48. Les conditions dans lesquelles a été menée l'observation archéologique n'ont pas permis de déceler des traces d'un habitat léger, de type hutte ou tente. Il en va de même pour la phase 1. Le caractère peu dense des vestiges matériels, dont seuls ceux "en dur" ont pu être enregistrés, doit donc être considéré encore avec prudence. Les sources textuelles pointent clairement quant à elles vers l'existence de types d'habitat léger, difficilement discernables sur le terrain en l'absence de contexte de fouille approprié.

Phase 4: l'époque contemporaine

Enfin, l'époque contemporaine se manifeste par quelques signes matériels épars. Ainsi les activités d'ensilage semblent-elles encore d'actualité, avec les silos 1030 et 2005, dont les creusements partent de la surface du sol ou presque. Du silo 1030, seule l'ouverture est visible, munie encore de son bouchon de pierre (fig. 07, en haut à gauche). Le silo 2005 entaille quant à lui un mur de pisé pour s'enfoncer en s'évasant dans le substrat sous-jacent, (fig. 13). Ainsi la vocation de stockage du secteur a-t-elle pu se prolonger bien au-delà de sa période initiale, vraisemblablement liée à l'arrivée des Portugais sur les côtes marocaines, pour se maintenir, sans doute de manière sporadique, peut-être jusqu'à l'orée du XX^{ème} siècle. Là encore, seule une étude précise du matériel contenu dans ces silos pourrait nous fournir des éléments de datation probants: encore faudrait-il que les conditions de cette étude soient nettement plus favorables que la circonstance d'urgence absolue qui ont dicté notre intervention fortuite et très limitée dans le temps.

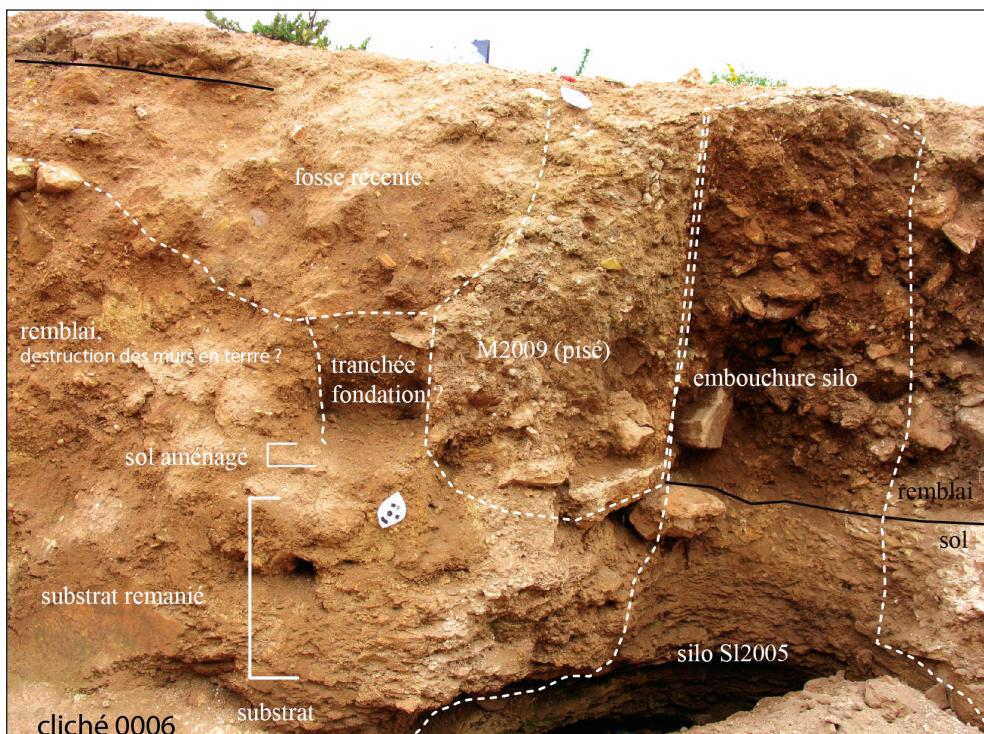


Fig. 13: Stratigraphie commentée partielle de la tranchée 2: Silo 2005, © Mission Tīt 2019.

Conclusions

Centré sur le site archéologique du *ribāṭ* de Tīt, le présent article entendait souligner l'apport susceptible d'être fourni par deux approches complémentaires encore rarement mises à profit par les historiens travaillant sur les villes du

Maroc médiéval et moderne: la fouille archéologique préventive et l'analyse archéogéographique.

La première relève aujourd’hui de l’évidence, même si elle demeure encore peu pratiquée, faute de moyens et de contexte institutionnel favorable. Dans l’idéal, la ville constitue en effet le cadre dans lequel devrait pouvoir se développer une archéologie de type préventif, intervenant sur les chantiers urbains pour prévenir la destruction des vestiges archéologiques avant la réalisation d’édifices ou d’infrastructures contemporaines. En attendant de voir cette nouvelle forme d’archéologie se généraliser au Maroc, l’exemple des travaux que nous menons depuis quelques années dans l’agglomération de Moulay ‘Abdallāh montre qu’il est possible d’engranger des informations essentielles sur le passé des sites urbains en intervenant, même très ponctuellement, sur des chantiers en cours de réalisation. Le cas de figure évoqué dans les pages qui précèdent n’a malheureusement pas pu déboucher sur une étude minutieuse des stratigraphies mises au jour de manière fortuite par l’implantation d’un lotissement en plein cœur du site médiéval. Il nous a cependant donné l’opportunité d’établir, pour la première fois, un premier phasage de l’occupation médiévale et moderne du site, et de préciser les contours du type de structures archéologiques enfouies dans le sol, ainsi que de leur état de conservation. Cette “fouille improvisée” ne peut bien entendu se substituer à une opération pensée et organisée en amont: il faut donc souhaiter que, dans un proche avenir, les circonstances permettent de mener à bien ce type d’approche, dont l’apport, pour notre connaissance de l’histoire du *ribāṭ* de Tīt, demeure absolument essentiel et irremplaçable.

La seconde approche dont il a été question dans cette contribution, à savoir l’approche archéogéographique, s’est avérée également très fructueuse, suggérant des pistes de réflexion sur l’évolution urbaine du site de Moulay ‘Abdallāh, sans même avoir à recourir à la fouille. L’examen minutieux du parcellaire et la mise en évidence, au sein de celui-ci, de formes pouvant résulter d’implantations ou d’actions humaines survenues dans le passé mais dont la trace s’est conservée dans l’agencement spatial du site jusqu’à l’époque actuelle, ont ainsi permis de construire l’hypothèse d’un développement médiéval du *ribāṭ* à partir d’un ou deux noyaux de peuplement, avant qu’un remaniement d’ensemble, toujours à l’époque médiévale et vraisemblablement autour de la période almohade, ne vienne restructurer l’ensemble du site en fonction de l’implantation raisonnée de divers monuments (portes, grand minaret). Ces hypothèses très suggestives fournies par l’archéogéographie demandent cependant encore à recevoir une confirmation (ou à être invalidées) par la fouille archéologique.

Au final, et quel que soit le moyen d’approche privilégié par l’historien des villes marocaines, force est de souligner l’urgence dans laquelle les recherches doivent désormais être menées. L’agglomération de Moulay ‘Abdallāh montre que, comme partout ailleurs dans le pays, le dynamisme urbain s’accroît aux

dépens des vestiges archéologiques. Il faut donc agir, et très vite, avant qu'une grande partie du sous-sol des villes actuelles ne soit trop remanié pour pouvoir y lire les traces du passé.

Bibliographie

- Al-Azammūrī, Ibn ‘Abd al-‘Ażīm. *Bahjat al-nāżirīn wa ‘uns al-hādirīn wa wasīlat rabb al-‘ālamīn fī manāqib rijāl amghār al-sāliḥīn*. copie personnelle d' Abdallah Fili.
- Al-‘Umarī. *Masālik al-absār fī mamālik al-amṣār*, trad. Gaudefroy-Demombynes sous le titre *Masālik el absār fī mamālik el amsār. I. L'Afrique, moins l'Egypte*. Paris: Geuthner, 1927.
- Basset, Henri et Henri Terrasse. *Sanctuaires et forteresses almohades*. Paris: Maisonneuve & Larose, 2001.
- Benhima, Yassir. *Safi et son territoire. Une ville dans son espace au Maroc (11^e-16^e siècle)*. Paris: l'Harmattan, 2008.
- Būshārb, Ahmād. *Dukkāla wa al-isti‘mār al-burtughālī ilā sanat ikhlā‘ ’Asfī wa Azammūr. Ad-dār al-bayḍā‘*: Dār ath-Thaqāfa, 1984, 2^e éd. 2013.
- Cressier, Patrice. “Māssā, la ville inaccomplie.” In *Portugal, Espanha e Morros o Mediterrâneo o Atlântico*, ed. Teresa Júdice Gamito, 167-78. Faro: Universidad do Algarve, 2004.
- Doutté, Edmound. *Merrākech*. Paris: Comité du Maroc, 1905.
- Ibn al-Khaṭīb. *Mi yār al-ikhtiyār fī dhikri al-ma‘āhidī wa ad-diyār*. éd. et trad. esp. Muhammad Kamāl shabāna. Ar-ribāt: Manshūrāt al-Mā‘had al-jāmi‘ī li al-baḥth al-‘ilmī bi al-Maghrib, 1977.
- Ibn az-Zayāt at-tādilī. *At-tashawwuf ‘ilā rijāl at-taṣawwuf, wa akhbār abī al-‘Abbās as-sabtī*. Taḥqīq Ahmad at-tawfiq. Ar-ribāt: Manshūrāt Kulliyat al-‘ādāb wa al-‘ulūm al-insāniyya, 1997.
- Léon l’Africain Jean-. *Description de l’Afrique*, trad. Epaulard. Paris: Maisonneuve, 1981.
- Michaux-Bellaire, Edouard. *Villes et tribus du Maroc. Volume X. Région des Doukkala. Tome I: Les Doukkala*. Paris: Honoré Champion, 1932.
- Pascon, Paul. *Le Haouz de Marrakech*. Rabat: CURS, CNRS, INAV, 1983.
- Ricard, Robert. Mazagan et le Maroc sous le règne du sultan Moulay Zidan (1608-1627) d’après le *Discurso de Gonçalo Coutinho*, gouverneur de Mazagan (1629). Coll. Documents d’histoire et de géographie marocaines. Paris: Paul Geuthner, 1956.
- Sources inédites de l’Histoire du Maroc*. Publiées par Pierre Cénival, Première série, tome I: Dynastie saadienne, Archives et bibliothèques de Portugal. Paris: Geuthner, 1934.
- Van Staëvel, Jean-pierre, Abdallah Fili, Sébastien Gaime et Catherine Masure. “Nouvelles recherches archéologiques sur le *ribāt* de Tīt (Moulay Abdallah Amghar, Province d’El Jadida, Maroc).” *Hespéris-Tamuda* LII (2017): 109-34.

ملخص: تيط ن فطار (مولاي عبد الله أمغار): من الرباط إلى أواخر العصور الوسطى حيث المدينة المقدسة النسب. مقاربة بحثية أثرية وطبقية

غالبًا ما يفهم المؤرخ الرباطيات والزوايا في سياق التاريخ السياسي أو الاجتماعي والاقتصادي، بعيداً عن الحقائق المادية لتأثيرهما المكاني والأشكال المادية لاستغلال المجال. من الواضح أن المصادر الأدبية المتاحة مسؤولة إلى حد كبير عن عدم الاهتمام بهذا السؤال. في حين أن هذه المؤسسات الدينية قد أنتجت أدباً وفيراً في بعض الأحيان، إلا أن طبيعتها المناقية لا تفسح المجال لاستجواب مؤرخ الاستيطان العمري، ناهيك عن استيعاب أنماط التحضر.

تهدف هذه المساهمة إلى الإثبات بأنه فضلاً عن بعد الفكر والديني والصوفي والتاريخ الحدثي لرباط تيط، أجريت أبحاث ميدانية حديثة في هذا الموقع واعتماداً على الوثائق المتاحة (مصادر وتصاميم وصور قديمة وصور الاستشعار عن بعد المعاصرة)، سمحتنا بفهم أفضل لمساحة الجغرافية التي يهيمن عليها النسب المقدس، وبالتالي تحويلها إلى أداة كائن للبحث التاريخي والأثري حول هذا المجال الحضري.

الكلمات المفتاحية: رباط تيط، دكالة، المغرب، أركيوجغرافيا، التخطيط الحضري، تنظيم المغاربات،
الطبوغرافيا

Résumé: Les *ribâts* et les *zawiyyas* sont souvent saisis par l'historien dans le cadre d'une histoire politique ou socio-économique, éloignée des réalités physiques de leur emprise spatiale et des formes matérielles d'occupation du sol. Les sources textuelles à disposition sont bien évidemment en grande partie responsables du désintérêt pour cette question. Si ces institutions religieuses ont produit une littérature parfois abondante, la nature apologétique ou hagiographique de celle-ci ne se prête guère au questionnement de l'historien du peuplement, encore moins à saisir les modes d'urbanisation.

Cette contribution entend montrer qu'au-delà de la dimension intellectuelle, théologique et mystique, et de celle d'une l'histoire factuelle du Ribat Tît, des recherches patientes menées sur le terrain et sur la documentation disponible (sources, plans, photos anciennes et outils de télédétection contemporains) permettent de mieux connaître l'espace géographique que domine le lignage saint, et de le constituer ainsi en un véritable objet de réflexion historique et archéologique sur ce milieu urbain.

Mots-clés: Ribat Tît, Doukkala, Maroc, archéogéographie, planification urbaine, parcellaires, topographie.